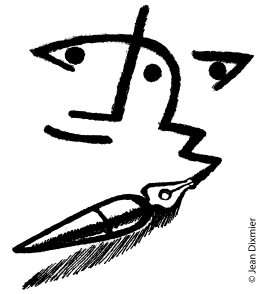


Chers lecteurs,

L'atelier « Page Blanche », de la bibliothèque municipale de Queige vous propose cette année, « **un mois, un lieu** », un lieu du Beaufortain, évidemment, pour randonner et regarder autour de soi d'un œil neuf.

Pour ceux qui voudraient nous rejoindre, prochaine réunion le mercredi 2 mars, 20h00, salle de la bibliothèque.

Bonne lecture à tous,



HAMEAU DE LA GITTAZ ET CHEMIN DU CURÉ (BEAUFORT)

Ferdinand de la Gîte était breton et portait bien mal son nom. En effet, la gîte était sa bête noire et dès les premières prémices de la bise, il préférait rester au gîte.

Alors qu'il n'était encore qu'un garnement cavalant en sabots sur les grèves de Ploubazlanec, Ferdinand avait suivi ses copains pour une balade en canot jusque dans l'estuaire du Trieux, là où les huîtres sont les meilleures. Les gamins avaient emprunté deux petits bateaux et passée la pointe, ils avaient engagé une régata endiablée dans le chenal de l'île Verte. Bien sûr, ce n'était pas la route directe, mais quel régal de slalomer entre les cailloux, le Bouc, la Chèvre, la Prison, les Trois Frères, les Flamands, le rocher Thomas et l'île Verte avec ses moines toujours occupés à prier ou à travailler. Eux étaient jeunes et ne pensaient qu'à s'amuser. Ferdinand était aux anges, jamais très loin quand une belle bêtise se profilait à l'horizon.

Mais au retour, ce fût une toute autre histoire : vent et courant se provoquaient l'un l'autre, creusant la mer de petites vagues courtes et fourbes qui venaient cogner l'étrave des canots et les empêchaient de progresser. Le vent montait et les casquettes avaient disparu sous les vareuses pour ne pas être emportées par une rafale. À bord on ne chantait plus, les bateaux gîtaient de plus en plus. Si bien qu'en repassant sous Raguenez Braz, Ferdinand qui était chargé d'écoper sous le vent, glissa sans rien trouver à quoi s'agripper et ... passa à l'eau. En bon Breton, le garçon ne savait pas nager. Ses sabots l'entraînaient vers le fond et il goûta une première fois le bouillon saumâtre que la mer servait tous les jours aux poissons. Il but la tasse, deux, trois, quatre fois, mais à force de se débattre et de se démener comme un chiot, il finit par prendre pied sur Raguenez.

La mer baissait, le jour tombait et les autres gamins sur le bateau, le voyant sauf qui pataugeait dans la vase, lui crièrent de tenir bon, et de ne pas s'inquiéter : ils viendraient le rechercher à la prochaine marée, le lendemain... Ce qu'ils firent, les fesses rougies par la colère de leurs parents et les oreilles cassées par les hurlements de Soizic, la mère de Ferdinand. Lui avait passé une nuit atroce, trempé, gelé, affamé et surtout terrorisé par ce cauchemar qui ne devait plus le quitter : le bateau gîtait et lui glissait, glissait, glissait sans fin, jusqu'à se réveiller trempé de sueur comme s'il était une fois de plus tombé à l'eau.

Depuis ce jour, la vie de Ferdinand devint impossible. La mer et les bateaux l'effrayaient, la petite bande des garnements l'avait surnommé « la poule mouillée ». Il entra au séminaire et prononça ses vœux dans l'espoir que Dieu comprendrait ses malheurs. Espoir déçu, les cauchemars perduraient. Il se consola un moment dans les bras de Gertrude... Nouvelle disgrâce. Si bien que ses supérieurs de l'abbaye de Beauport l'envoyèrent loin de la mer et loin de sa mie, en Savoie.

En train, en autocar, à dos de mule et à pied, Ferdinand traversa toute la France en diagonale pour se retrouver, au hameau de la Gittaz, que les gens d'ici prononcent la GÎTE !!!

La montée est raide, mais le paysage magnifique. On est fin juin, la nature en profite pour donner tout ce qu'elle peut : encore trois, au mieux quatre mois avant le retour de l'hiver et de la neige. Ici il ne faut pas traîner quand on est un végétal, ou un animal de la montagne.

Le chant des oiseaux et des torrents, les petites fleurs, les bonnes odeurs de l'été, Ferdinand en aurait presque retrouvé son insouciance et sa joie de vivre, depuis longtemps enfouies sous les échecs, les remontrances et les moqueries.

Mais au hameau, c'est l'effervescence. Le ciel commence à s'assombrir, les nuages se font noirs et menaçants. Ferdinand aurait appelé ça un grain, ici on dit orage. Il faut se dépêcher de rentrer le foin et de mettre à l'abri tout ce qui pourrait s'envoler avec la bourrasque ou être trempé par la pluie. Personne n'a le temps d'accueillir ce curé qui transpire sous sa soutane et qui parle avec ce drôle d'accent qu'on ne comprend pas. Seul un gamin simplet lui propose une promenade en le tirant par la manche : il est curé, il doit donc aller sur le chemin du curé !

Début de balade sans problème, passé le petit pont et les alpages, le chemin disparaît dans la roche. Le ciel continue à s'assombrir, l'air se fait plus lourd, les mouches plus énervantes et le chemin plus raide. Mais Ferdinand, tout à sa découverte de la montagne, ne prend pas les avertissements au sérieux. Il fait confiance à ce gamin qui le tire encore par la manche pour lui montrer une plante ou un caillou.

Quand les premiers éclairs tranchent les nuages noirs, il est déjà trop tard pour redescendre se mettre à l'abri parmi les hommes. Le gamin, terrorisé par le bruit du tonnerre a pris ses jambes à son cou en hurlant. Il dévale la pente en courant et il a bientôt disparu derrière un mur de pluie. Ferdinand reste seul. Tout seul au milieu du déluge. Comme le jour de la gîte, quand il était petit en Bretagne...

Plus moyen de bouger, Ferdinand reste tétanisé sur son bout de chemin. Le passage a été creusé dans la roche, comme un tunnel qui serait ouvert en long sur un de ses flancs. La paroi d'un côté, un dérisoire parapet de l'autre, Ferdinand se calle contre la roche pour échapper à la pluie que le vent pousse dans le fond de son refuge. Il est dans une boîte dont la seule ouverture donne sur le vide et le fracas du torrent déchaîné. Les genoux remontés sous le menton, Ferdinand essaie de conserver un peu de sa chaleur, comme cette fameuse nuit sur Raguenez. Et comme en Bretagne quand il était petit, le sommeil approche, juché sur un cauchemar terrifiant.

La gîte est encore là, mais cette fois elle n'est plus seule. Ferdinand glisse, sans pouvoir se retenir. Il glisse dans les mâchoires de la roche qui se referment sur lui. Les canines du parapet vont bientôt rejoindre celles du plafond, il va être avalé, digéré par la roche, mangé par la montagne.

Frigorifié et terrifié, au bord de la folie, Ferdinand sera redescendu dans la vallée par les paysans du hameau de la Gittaz. Déposé devant la chapelle encore conscient, Ferdinand regarde la poutre faîtière du toit décalée par rapport au milieu du bâtiment. Avant de s'évanouir. Ici tout penche, c'est une institution, une volonté, un complot !

Soigné dans son corps, mais toujours « gîté » dans sa tête, Ferdinand finira sa vie à plat, dans un monastère de la Beauce, muré dans son vœu de silence et protégé par les murs de sa cellule de moine.

Dans la cour, il cultivera les simples, millepertuis et camomille. Ces plantes de l'apaisement seront ses seules compagnes jusqu'à la fin de ses jours, jusqu'à sa dernière descente. Vers la tombe.

En mer comme en montagne, tout ne serait-il pas, finalement, qu'une histoire de penchants...

Juliette Derimay

La page blanche de février vous posait cette question :

Dans l'église de Queïge, où se trouve l'inscription "Ex devotione des sieurs Pierre Bouchet et Pierre Dugit-Pinat"?

Cette inscription se trouve **en bas du tableau central du retable représentant Ste Agathe**. Elle est cachée par les parties en bois sculpté doré surmontant le tabernacle.

Bernard Hubert